

JEAN RAMEAU

(ÉTUDE LITTÉRAIRE)

Suite)

Entre temps, en 1889 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris, il fit paraître dans le *Figaro*, un monologue satyrique.

Les nombreux traits d'ironie que cachaient ces vers, leur actualité, en firent bientôt la pièce à la mode que tout le monde voulait lire :

LA MARGUERITE DE 300 MÈTRES

A Georges Clairin

L'autre jour, mon fils, perspicace,
A vu, de ses yeux étonnés,
Sous la glorieuse carcasse
De la tour Eiffel... Devinez ?

Une marguerite menue,
Poussant, d'un air paradoxal,
Dans la crevasse biscornue
D'un pilier grave et colossal.

Comment est-elle là ? Mystère !
Un papillonnet d'Albion,
Venu comme un simple notaire
Pour voir notre Exposition,

A-t-il, dans sa course distraite,
Déposé là, près des badauds
Cette humble graine de fleurette
Qui s'était collée à son dos ?

Alphand mit-il cette semence.
Sur ce gros pilier solennel,
Pour faire une antithèse immense
A la Hugo : poète-Eiffel ?



Toujours est-il que, blanche et rose,
La fleur croît là, sous tous les yeux.
"C'est monsieur Eiffel qui l'arrose ?"
Demanda mon fils curieux.

— Bien sûr ! dis-je à mon petit homme.
Eiffel prend son grand arrosoir
De trois cents mètres, sans la pomme,
Et l'arrose, matin et soir.

— Va-t-elle grandir beaucoup ? — Pense
Si lui s'en mêle ?... Ah ! bien, merci !...
Mon fils est sage ; en récompense.
J'ai fait pour lui ce conte-ci

Qui sera, d'après mon pointage,
Vrai dans quatre-vingt-dix-neuf ans,
Et que les pères de cet âge
Diront sans doute à leurs enfants :

Donc, la marguerite menue
Que monsieur Eiffel arrosait
Dressa fort sa tête ingénue,
Qui, d'aise et d'orgueil, se frisait.

Elle devint un phénomène
Et grandit tant, tant sur le sol,
Qu'elle eut, au bout d'une semaine,
La taille d'un gros tournesol.

Et, la semaine après — par
D'honneur ! — cinq ours et quarante
S'abritèrent sous sa :
Pour laisser tomber quelques grains.

Or, cependant que vers les astres
La marguerite s'élançait,
Que vit-on soudain ?... Oh ! désastres !
La tour Eiffel rapetissait !



Rapetissait de jalousie !
Et, dans son ascenseur Otis,
Les gens sentaient, l'âme saisie,
Qu'ils devenaient petits, petits...

Si petits que, faisant leur lippe,
Hepp et Besson, jadis si fiers,
Se prenaient pour Edouard Philippe ;
Et Tirard, pour feu monsieur Thiers !

Quelle déplorable équipée !
Eiffel, de honte, trépassa ;
Berger en devint fou ; Coppée
Dit, en vers : "J'avais prévu ça !"

Et, dans l'orgueil de sa victoire,
La fleur prit un nouvel élan,
De sorte qu'elle eut, dit l'histoire,
Trois cents mètres au bout de l'an !

Et, du fond des deux Amériques,
Du Brésil, du Guatemala,
Des moucheron rastaquouériques
Accoururent pour voir cela.

Des coccinelles, sous la tige,
Vinrent tout haut s'extasier,
Puis prendre, de peur du vertige,
Des ascenseurs Cambaluser !

Et, le soir, sur les monts Karpathes,
Las de chanter : "Tu-tu-tu !"
Des grillons, tout droits sur leurs pattes,
Se disaient entre eux : "La vois-tu ?"

Tandis que, par les nuits féeriques,
Un gigantesque ver-luisant
Projetait des feux électriques
De son sommet éblouissant

Et la tour de fer ridicule
Dépérit tellement, dessous,
Qu'elle eut bientôt l'air minuscule
D'une tour Eiffel de deux sous !

Bref, l'autre jour, le ministère,
A dix centimes, l'adjudgeait
Au baby d'un Lord d'Angleterre,
Pour équilibrer le budget.



Avec Jean Rameau dans *Nature*. Nous parcourons la forêt mystérieuse ; les monts arides et rocailloux, les champs fertiles, la mer, tour à tour calme et agitée, bonne et terrible ; nous étudierons, en vers, les bois pleins de douce poésie ; ces oiseaux, gais compagnons de l'ami de la nature ; les papillons agiles aux couleurs éclatantes ; les arbres et leur profil fantasques ; nous pénétrons chez les bucherons, dans les vieilles chaumières abritant nos paysans. N'est-ce pas charmant cette :

DANSE DES LIBELLULES

Avec leurs ailes nuancées,
Les libellules élancées
Comme des miss,
Dansent, le soir, sur l'eau sans vagues,
Des ballets vagues
Sous les yeux glauques des fourmis.

Pour bien rythmer leurs jeux frivoles
Quelques cigales bénévoles.
Pincant leur luth,
Et, sous un pied de betterave,
Un crapaud grave
Fait le ténor et lance l'ut.

Alors, pour voir les ballerines,
Des coccinelles purpurines
Au clair manteau
Grimpent, avec des sauterelles,
Sur les joues frêles
Comme sur des mats de bateau.

Les libellules dansent, dansent,
Et les feuilles, qui se balancent
Dans les zéphyrs,
Ont l'air de mains applaudisseuses
Pour les danseuses
Au maillot bleu fait de saphirs.

Quittant le saule

...triste et moussu
A l'échine irrégulière,
Comme un grand vieillard bossu,

nous irons assister en spectateur excessivement charmé, irrité et ému à :

LA VIE ET LA MORT D'UN HANNETON

I.—Sa vie

Le grave hanneton vole,
Vole, vole,
Attaché par un fil blanc ;
Vers le soleil benévole,
Il vole, vole en ronflant.
Il monte, il monte, il se hâte
Il voit la lune écarlate,
Et croit l'attraper au vol !
Sur le fil, voici qu'on tire :
O martyr !
Il tombe, à plat sur le sol !

II.—Sa mort

Le pauvre hanneton morne,
Morne, morne,
En tombant sous son fil blanc,
Se démet un soir la corne,
Et s'ouvre un matin le flanc.
Le soleil, son aïeul rose,
Met sur son aile morose
Un tendre baiser d'adieu ;
Puis sa petite âme folle
Vole, vole
Sans doute vers le bon Dieu.

III.—Ses obsèques

Et bébé qui l'aimait pleure,
Pleure, pleure,
Accablé par le remord ;
Il regarde d'heure en heure
Si l'insecte est toujours mort !...
Alors, de blanc il l'habille,
Le met dans une coquille
De noix, et toujours en pleurs,
Il l'emporte avec mystère,
Puis l'enterre
Au fond d'un grand pot de fleurs.

IV.—Prière à dire sur sa tombe

Dieu le Père, faites grâce,
Grâce, grâce,
Au hanneton qui n'est plus !
Bon Jésus, faites-lui place
Au milieu de vos élus !
Et vous, ô Vierge Marie,
De votre bouche attendrie
Soufflez un peu sur ses flancs,
Pour qu'il vole dans l'espace
Et qu'il fasse
Rire au ciel les anges blancs !

(A suivre)

J.-B.-A.-L. LEYMARIE.